

Violence et agressivité, une distinction essentielle

Chacun peut être violent dans certaines circonstances, mais l'agressivité suppose un désir de domination. Ces deux attitudes qui paraissent proches ont en réalité des finalités opposées.



L'amour et la haine sont les deux émotions le plus souvent évoquées au sujet de l'être humain. C'est d'ailleurs autour d'elles que Freud a fondé sa théorie du fonctionnement psychique. Aussitôt qu'on parle de haine, les termes « violence » et « agressivité » sont souvent utilisés sans distinction. Pourtant, ils désignent deux attitudes très différentes par leurs enjeux et leurs conséquences sociales (1).

Des étymologies différentes

Le mot « agressivité » vient de l'expression latine *ad-gressere*, signifiant « aller vers », synonyme de contact. À partir de là, le mot peut prendre deux sens différents. D'une part, l'agressivité peut être associée à une intention de nuire à autrui, avec l'idée d'y trouver du plaisir. Mais d'autre part, elle est aussi une composante du dynamisme général de la personnalité et des comportements adaptatifs d'un individu. Cette double signification met en évidence toute l'ambiguïté de ce concept. Plus précise dans ce cas, la langue anglaise utilise d'ailleurs deux mots qui permettent

de sortir de cette difficulté. *Agressivity* désigne l'agressivité dans son sens « négatif » courant tandis que *Agressiveness* fait référence à l'affirmation de soi et à la combativité.

Le mot « violence » a lui aussi une double origine : *violare* qui signifie « agir de force » sur quelqu'un ou quelque chose, et *violentus*, qui évoque un abus de force. La violence est une force qu'un être impose à un autre ou à d'autres, et qui peut aller jusqu'à la contrainte exercée par l'intimidation et la terreur.

L'agressivité

Dans la mesure où l'agressivité implique le désir de faire reconnaître sa puissance par l'autre, elle ne vise pas sa destruction. Bien au contraire, elle en a besoin. Non seulement le lien avec l'autre n'est pas rompu mais il est même indispensable. À la limite, après le match ou le conflit, l'autre redevient un interlocuteur avec qui la coexistence est possible.

Mais la satisfaction du désir de domination peut inclure le plaisir de faire souffrir. L'agressivité s'accompagne alors de sadisme, une

forme de mise en scène du pouvoir sur l'autre. Le sadique prend plaisir à torturer sa victime, et pour en profiter le plus longtemps possible, il se garde bien de la détruire. Il en a besoin et il le sait. Il joue plutôt « au chat et à la souris » avec elle, retardant le plus possible le moment où elle mourra et le laissera seul.

Cette jouissance se nourrit parfois de la soumission et de la faiblesse de la victime. Plus celle-ci est fragile et souffre, plus l'agresseur est sadique. Pour le sadique, le lien à la souffrance de l'autre est un stimulant érotique. C'est le cas chez certains tueurs multirécidivistes qui alimentent leurs fantasmes de la souffrance vécue par leurs victimes antérieures et qui récidivent pour retrouver le même plaisir.

Ce lien n'est pas toujours conscient. Par exemple les paranoïaques, qui ne peuvent pas s'avouer leur attirance homosexuelle pour leur victime, la persécutent avec raffinement pour garder avec elle un lien libidinal dont ils veulent continuer à ignorer la nature. Ce rapport du sadique au plaisir est en même temps son talon d'Achille. Il risque toujours de lui faire rencontrer la culpabilité.

La violence

Elle s'oppose à l'agressivité sur deux points essentiels :

– **Tout d'abord, la personne violente ignore autrui**, alors que la personne agressive en a besoin pour lui faire reconnaître sa puissance. Elle est soit dans une revendication d'hyperpuissance mégalomane dans laquelle l'autre n'existe pas, soit dans un sentiment d'impuissance, de dépit et de rage où l'autre n'existe pas davantage. À la limite, la personne violente n'est habitée que par l'angoisse d'être détruite et la certitude de n'avoir rien à perdre. Son seul objectif est d'assurer sa survie et celle de ses proches. Sa violence se veut une réponse à un sentiment de danger. Peu importe le sort infligé à la victime.

La relation n'a donc aucune place dans la violence, l'autre n'étant qu'un objet parmi d'autres à détruire pour se sauver soi-même. La violence a pour horizon les instincts de

protection et de conservation, autrement dit de survie, et l'attachement à son groupe. – **C'est pourquoi le plaisir à faire souffrir n'y a pas de place.** La violence n'est pas érotisée comme l'agressivité. Alors que celle-ci peut s'accompagner de sadisme, la violence est plutôt de l'ordre de la cruauté : méthodique, froide et déterminée, sans état d'âme.

Si c'est Freud qui a le mieux décrit l'agressivité en psychanalyse (2), c'est à Mélanie Klein (3) que l'on doit les meilleures descriptions de la violence destructrice et des angoisses précoces qui l'habitent. Jean Bergeret (4), pour sa part, illustre l'opposition entre ces deux concepts en précisant : « *Quand, dans la guerre, il y a deux individus face à face, que c'est "lui ou moi" et que la survie de l'un est conditionnée par la disparition de l'autre, on se trouve face à une violence archaïque, tandis qu'une agressivité subtile et érotisée est nécessaire aux spécialistes d'États-majors pour chercher à faire volontairement le plus de mal possible à l'adversaire.* »

Résumons ses propos : à la guerre, l'agressif donne les ordres, et le violent tient l'arme pour les appliquer... Alors, qui doit-on juger ?

Les étapes de la violence

La violence passe par plusieurs étapes plus ou moins imbriquées les unes dans les autres. Essayons de les distinguer pour plus de clarté.

• Le sujet est en danger

La personne se sent menacée dans son identité. Elle se pense (ou craint d'être) humilié ou dévalorisé (5). C'est cette menace qui est susceptible de déclencher la violence. Pour le sujet, c'est toujours l'autre qui commet la première violence. Dans certaines situations, la violence devient même une réponse anticipée à celle qu'une personne redoute de la part d'une autre.

• La déshumanisation de l'autre

La violence dépouille l'autre de sa qualité humaine. Le sujet violent retire à celui qui l'a menacé le statut de semblable. Il le déshumanise, le réifie, le « chosifie » (6). Il le sort du champ d'application des règles morales. L'autre ne peut plus être bon et mauvais à la fois, il est tout mauvais.

• La désymbolisation

La possibilité de prendre du recul par rapport à la situation est inexistante. Il existe un véritable état de sidération mentale, d'incapacité de penser la situation. La distance que permettent la parole, l'imagination et le jeu est abolie.

• Le passage à l'acte

La personne violente veut éliminer ce qui lui fait violence en détruisant l'autre. Ce passage à l'acte est dénué de tout plaisir. Il est vécu comme une simple nécessité. Si la personne violente ignore les lois sociales ou les règles qui régissent les relations interpersonnelles, c'est sans culpabilité.

La violence institutionnelle

Nous comprenons pourquoi la violence peut avoir un caractère institutionnel tout en étant souvent invisible à ceux-là mêmes qui la pratiquent. Les actionnaires et les patrons « coupeurs de têtes » qui traitent d'autres humains comme des objets ne leur veulent en général aucun mal. Ils se comportent en agents d'exécution. Ils n'ont aucune empathie pour leurs victimes, mais ils n'en ressentent ni malaise ni culpabilité. La société dans laquelle ils vivent couvre leurs actes et les rend légitimes.

• Des ennemis à abattre

Un roman au titre évocateur met en scène cette situation, *Le Couperet* (7). Il raconte l'histoire d'un cadre de 51 ans victime de licenciement. Sa société, pourtant largement bénéficiaire, a réalisé ce que l'on appelle un « dégraissage ». Ce mot qui évoque l'opération par laquelle on élimine la matière grasse superflue d'un aliment concerne ici des êtres tout aussi humains que les actionnaires animés du désir de réduire les coûts pour gagner plus d'argent. Le « héros », Burke, croit d'abord que son chômage sera de courte durée mais quand ses indemnités de licenciement sont épuisées, il découvre qu'il ne peut plus protéger sa famille. Il ressent alors pour la première fois la honte et la peur viscérale de la marginalisation... jusqu'à ce qu'il lui vienne une idée. Puisque le monde du travail est une jungle dans laquelle règne la violence, il décide d'éliminer chacun de ses concurrents au poste qu'il brigue. Bien sûr, Burke ne prend pas cette décision sans beaucoup d'hésitations mais il le fait. Il passe peu à peu d'un état d'esprit empathique à une indifférence émotionnelle complète vis-à-vis de ses collègues : ils ne sont plus que des ennemis à abattre. Pour y parvenir, il mobilise toute son énergie afin de les éliminer sans laisser de traces. Il n'y a aucune agressivité dans son attitude, il n'agit que pour sauver sa peau et celle de ses proches, et la preuve en est qu'il ne prend aucun plaisir à cette tâche. Burke entre dans la violence. Une violence sans plaisir, et, pour cette raison, sans culpabilité.

Il faut noter que ce personnage n'est pas seul responsable de sa transformation. L'entreprise qui l'a licencié a manqué de façon

dramatique d'empathie à son égard, et, derrière elle, la société tout entière qui a rendu possible cette situation.

Signe des temps, les anciens « services du personnel » des entreprises qui étaient, comme leur nom l'indique, au service de celui-ci, ont été remplacés par les services dits « des ressources humaines » dédiés, eux, à celui des entreprises...

En conclusion

Nous comprenons mieux maintenant pourquoi la distinction entre agressivité et violence est aussi essentielle : nous sommes tous concernés par la violence alors que nous ne le sommes pas tous par l'agressivité. Il faut, pour être agressif, une revendication de puissance et une relation érotique à sa victime. En revanche, il est possible d'être violent par indifférence, ou simplement pour rester en accord avec des règles inhumaines qui infiltrent peu à peu les comportements sociaux à l'insu même de ceux qui les vivent...

Serge Tisseron,

psychiatre, psychanalyste,
docteur en psychologie.

1– Tisseron S., *Vérités et mensonges de nos émotions*, Albin Michel, 2005 ;

Tisseron S., *L'empathie, au cœur du jeu social*, Albin Michel, 2010

2– Freud S., (1920), *Au-delà du principe de plaisir. Essais de psychanalyse.*

Payot, 1977.

3– Klein M., (1957), *Envie et gratitude*. Gallimard, 1968.

4– Bergeret J., *La violence fondamentale*. Dunod, 1985

5– Tisseron S., *La honte, psychanalyse d'un lien social*, Dunod, 1992.

6– Honneth A. (2005), *La réification, petit traité de théorie critique*. Gallimard, 2007.

7– Westlake D., *Le couperet*, Collections Rivages-Thriller, 2000. Ce roman a été

adapté au cinéma par Costa-Gavras en 2005 (titre identique, avec José Garcia).

**MIEUX REMBOURSÉS
DEPUIS LE 1^{ER} FEVRIER
SANS AUGMENTATION
DE COTISATION**

1^{re} mutuelle du monde hospitalier,
la MNH s'adapte en permanence
aux besoins de ses adhérents.
Elle a ainsi amélioré ses prestations.

Lunettes : + 60€*

Dentaire :
+10 points par garantie* pour les prothèses,
nouvelle indemnisation pour les implants

Audioprothèse :
jusqu'à 750 € par prothèse

* Pour plus d'informations
www.mnh.fr